

JACQUES
ET LA CORVÉE DE BOIS

Marie-Aimée Lebreton

JACQUES
ET LA CORVÉE DE BOIS



BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2020.
ISBN : 978-2-283-03293-0
ISSN : 2110-0713

*À mon père,
et à ses petits-enfants Louise,
Éléonore, Romain, Pierre-Jean*

« Quelqu'un de bien », avait noté Mangano quand la commission lui avait demandé son avis. C'était à cause de son attitude réservée, des joues trop creuses, une déformation congénitale qui rendait son aspect singulier. À part ça, une bonne éducation, le sens du devoir et une attitude respectueuse à l'égard de toute forme d'autorité.

Ce n'était pas facile de recruter parmi les jeunes appelés. À ce stade, il valait mieux ne pas se tromper.

Ces derniers temps, l'armée française avait perdu beaucoup d'hommes et quand il avait accepté la mission, Mangano s'était juré de ne rien laisser passer.

En sortant de l'entretien, Jacques avait allumé une cigarette. Il regardait devant lui. Ne pensait à rien d'autre qu'à avaler chaque bouffée. Un plaisir dans la vie, avaler une bouffée, la retenir un peu puis la laisser sortir. Avant de rentrer chez lui, il s'était assis dans les jardins de la Fontaine. L'été finissait.

Puis il s'était dit qu'il irait bien retrouver François. Après le lycée, François était parti faire ses études à Paris. Il réussissait bien. Quand il rentrait, Jacques et François n'avaient pas toujours le temps de se voir. Comme les prisonniers qui tracent des traits sur les murs pour compter les jours, Jacques faisait des croix au dos des paquets de cigarettes. Au début. Après il avait arrêté.

Il se souvenait qu'une nuit François et lui s'étaient laissé enfermer dans les jardins. Ils avaient refait le monde. Parlé des filles. Fumé leurs premières cigarettes.

C'était l'époque des Balto. Un paquet avec un liséré rouge et noir.

Jacques allait souvent se promener avec sa mère, Noémie. C'était avant la maladie. Avant le cancer, une masse sombre dans sa poitrine comme un mauvais rêve, une nuit. C'est son père qui lui avait annoncé sa mort. Puis Jacques s'était senti fautif.

Avant la maladie, ils allaient chez le glacier de la rue Pasteur. De ces douceurs passagères, il conservait le goût intact. Elle avait des projets pour lui et des désirs énormes.

Jacques avait quatorze ans quand elle les a quittés.

Ça lui avait fait tout drôle que Mangano le tutoie. Il se disait que c'était sans importance mais ça lui avait fait tout drôle quand même. C'était comme ça dans l'armée. D'ailleurs, il ne s'était pas risqué à demander combien de temps durerait la mission. Le temps du service militaire probablement. Qui sait ce qu'elle aurait pensé ? Sans doute lui aurait-elle caressé les cheveux comme quand il était enfant. Est-ce parce qu'elle avait des projets pour lui et des désirs énormes que Jacques traversait la vie en confiance ? Jusqu'ici, il n'avait opté ni pour le ressentiment ni pour la grandeur d'âme. Il avait le goût des autres, s'inquiétait pour ceux qu'il aimait et les choses s'arrêtaient là. Il était convaincu qu'il est inutile de vouloir changer le monde. En dehors de la vulgarité qu'il détestait, le reste était sans importance. Il n'avait pas d'idée préconçue sur la réussite ou sur le bonheur et ne défendait aucune cause. Même avec les filles. Il les aimait. Puis il ne les aimait plus. Sauf Jeanne. Il aimait Jeanne.

Mangano était un type sûr de lui qui avait fait la Seconde Guerre mondiale. Pour lui, l'Algérie, c'était de la rigolade. Il ne le disait pas comme ça. Il avait vu beaucoup d'appelés avant Jacques. Il dirait probablement oui parce qu'il le trouvait sympathique. Une décision qu'il ne pourrait pas expliquer, en rapport avec le grain de la voix, une certaine indifférence, le regard incertain, sans doute, une façon d'être. Jacques se souvenait que ça lui avait fait pareil quand il avait passé son certificat d'études. Une confiance naturelle face aux épreuves, une indifférence dans l'attitude qui le sauvait de bien des situations.

Le lendemain, Jacques était sorti très tôt. Ça l'avait empêché de dormir toute cette histoire. Enfin, il se disait que ça ne pouvait que bien se passer. C'est vrai, quand il y pensait, il avait toujours fait les choses de sorte que ça se passe bien. Alors il ferait comme pour le reste et tout se passerait bien.

Le passage des premières locomotives laissait une petite trace mauve dans le ciel. Elles transportaient les ouvriers qui travaillaient sur les chantiers navals près de Montpellier. La vapeur qui sortait se confondait avec la brume des marécages, reliquat atmosphérique qui ne disparaissait jamais complètement. Cette zone bordée de roseaux et de salicorne était habitée par des familles de Gitans. Ils étaient là depuis des générations mais ils avaient dû changer leur mode de vie à cause des programmes d'assainissement des étangs. S'aventurer dans la zone était risqué, pas seulement à cause des marécages. Les Gitans n'avaient pas bonne réputation. Ils ne se mélangeaient pas aux autres.

Nîmes était une ville différente des autres villes du sud. Elle n'avait pas les avantages touristiques qu'offrent Marseille ou Montpellier. Dès les premiers jours de juillet, les vacanciers descendaient en voiture par la nationale sept. Pour la plupart, l'été était synonyme de bains de mer ou de balades dans l'arrière-pays. Contrairement à l'agitation estivale qui régnait dans les villes côtières, Nîmes affichait une douceur de vivre, une confidentialité charmante, une désuétude renforcée par les maisons robustes aux volets vert bronze et aux persiennes fermées.

En descendant la rue Pasteur, Jacques repensait à Mangano. Il lui avait présenté le 35^e régiment comme une chance pour les gars qui ne feraient pas d'études. Une fois rentrés, ils trouveraient dans l'armée un poste intéressant. Jacques s'en fichait pas mal. Mangano lui avait dit qu'il pourrait bien changer d'avis.

Ce n'était pas une vanité de principe. L'indifférence prenait sa source chez les hommes libres comme chez ceux que la naissance n'avait pas favorisés. C'était le cas de François. Lui aussi s'en fichait pas mal mais pour des raisons différentes. François venait d'un milieu aisé. Son père était dans les affaires, il dirigeait une société de béton fondée par le grand-père de François à la fin du XIX^e siècle et voyageait beaucoup. Jacques et François se connaissaient depuis le collège. Au début, ils rentraient de l'école sans se parler. Après ils avaient lié une amitié clandestine. François était à l'aise avec tout le monde et maîtrisait les codes de la conversation. Jacques était plus discret et cherchait ses mots. Un jour, ils se sont rendu compte qu'ils se voyaient presque tous les jours. Après le collège, ils allaient se baigner dans le Vidourle ou bien prenaient leur vélo et montaient jusqu'à Baron. Dans les côtes, ils souriaient. Leurs corps prenaient la lumière. Ils n'avaient pas encore le souci du monde. François était sûr de lui et passionné de philosophie. Tout le contraire de Jacques qui ne comprenait pas toujours que l'on puisse s'émouvoir

d'un auteur ou d'une poésie. Leurs caractères opposés ne les empêchaient pas d'aimer se retrouver, ce qui n'était pas toujours du goût des parents de François.

Choisir ses amis, c'était choisir son avenir.

Jacques ne pensait pas à l'avenir.

Puis les parents de François ont envoyé leur fils dans une grande école parisienne. Lorsque, des années plus tard, il est rentré diplômé de l'École polytechnique, ils se sont retrouvés comme s'ils ne s'étaient jamais quittés.

Jacques n'avait pas d'autre choix qu'une vie réglée sur celle de son père. Un dédommagement pour le chagrin causé par la mort de sa mère. Au début, le Dédé avait pris de la dépression, comme il disait. S'était renfermé, n'était plus rattaché au monde que par des gestes quotidiens. Puis les choses avaient changé quand Jacques avait reçu les papiers pour le service militaire. Ensuite, il avait pensé que Jacques pourrait avoir besoin de lui.

Quand ils se retrouvaient sur les bords du Vidourle, ils se parlaient peu. Il leur suffisait d'être ensemble. Une accolade comme un poème. Une évidence, plus sûre qu'une déclaration, plus calme que le ruisseau qui coulait à travers la garrigue. Assis sur les berges, ils reprenaient une histoire très ancienne, d'avant la parole, mais sans en avoir conscience.

Une façon d'être au monde avec le sentiment que rien ne vous manque.

Jacques fumait cigarette sur cigarette. Ça inquiétait son père qui le trouvait trop maigre. Il disait : « Si tu fumais moins tu mangerais plus. »

Depuis la mort de Noémie, il se sentait doublement responsable, comme si deux voix s'étaient superposées. Surtout pour la nourriture. Jamais pour les études. Encore moins pour les filles. Dans les grandes occasions, ils se rapprochaient un peu mais sans vraiment se parler. Au temple, assis l'un à côté de l'autre, ils regardaient l'organiste tirer les jeux. Ça sonnait comme du cristal avec des sons très doux qui rappelaient ceux d'une flûte ancienne. Mais ils ne parlaient jamais des filles. À cause d'une pudeur virile et de la religion aussi.

Jacques avait peu d'amis en dehors de François. Il connaissait bien cette solitude qui finit par devenir une compagne. Quand il rencontrait des filles, il aimait les prendre dans ses bras. Puis il se lassait. La fidélité était une idée futile comme si on se pensait irremplaçable. Il disait pour se moquer qu'il aimait les filles et aussi les voitures. Une liberté en somme qui ne lui demandait aucune preuve véritable. Après, il s'était dit qu'il ne pouvait pas passer de l'une à l'autre comme ça mais c'était devenu une habitude. Une façon de vivre qui était moins une compensation qu'une quête éperdue. Quand il avait rencontré Jeanne, il ne s'était plus moqué. Il n'attendait rien de précis, ou bien peut-être qu'elle le comprenne, le révèle comme le messenger qui vient porter annonce aux habitants d'une terre étrangère. Jacques avait eu tout de suite des sentiments pour Jeanne. Il ignorait tout de l'émotion qui étreint. Au début, il avait eu peur d'être englouti. Il l'avait rencontrée un dimanche après l'office. Il ne se souvenait plus comment elle avait fait pour qu'il la remarque. À moins que ce ne soit l'inverse. Elle avait sa main posée

sur l'encolure de sa veste. Puis machinalement, elle avait desserré son foulard et Jacques avait aperçu sa nuque. Le soir encore, il s'était rappelé la scène et avait repoussé le sommeil pour continuer d'y penser. Pour François, c'était différent. Il attendait qu'on lui présente celle qu'il épouserait. C'était entendu comme ça. C'était l'usage dans les grandes familles bourgeoises, le mariage contractualisait la pérennité des biens et aussi des personnes.

Il était arrivé plus d'une fois qu'ils passent du temps sans se voir.

Au début, Jacques avait compté les jours puis il avait oublié. Les parents de François étaient fiers de leur fils, il réussissait et le reste suivrait, c'est sûr. François réapparaissait aux vacances scolaires sauf quand il allait aux sports d'hiver. Quand il passait devant leur maison, Jacques jetait un regard furtif mais ne s'arrêtait pas. Certains soirs, François lui manquait. Dehors, la lumière devenait rose à cause du soleil qui déclinait, le paysage changeait de couleur lui aussi. Alors il prenait son vélo. Entrait dans la garrigue, pédalait vite. Les herbes rousses craquaient sous les coups de pédale. Avec la nuit, le Vidourle lui paraissait large. Une fois, il s'était dit qu'il pourrait pousser jusqu'au canal du Midi, mais il avait pensé à son père.